

TERRAINS ANCIENS, APPROCHE RENOUVELEE :
ANALYSE DU CHANGEMENT
DANS LES SYSTEMES AGRAIRES AU SENEGAL

J.P. DUBOIS *
A. LERICOLLAIS *
P. MILLEVILLE **
G. PONTIE ***

* Géographes de l'ORSTOM
** Agronome "
*** Sociologue "

Les rédacteurs ont utilisé l'information fournie par de nombreux autres membres de l'équipe.

22 AVR. 1992

ORSTOM Fonds Documentaire

N° : 35.237 ex 1

Cote : B

148

AVANT-PROPOS

Le texte présenté ici s'inspire très largement du document d'étape rédigé par A. LERICOLLAIS en juillet 1987¹. Entre temps, la recherche s'est enrichie de nouveaux résultats, mais elle n'est pas encore arrivée à son terme.

Cette communication ne peut donc être considérée comme un texte achevé. Il y sera fait état de quelques résultats, mais surtout d'objectifs, d'hypothèses, de méthode... susceptibles d'alimenter la discussion.

1. INTRODUCTION

Le programme général, dont la recherche présentée ici ne constitue qu'un premier volet, est intitulé "anciens terrains, approche renouvelée". Il a été initié par un groupe de chercheurs de l'ORSTOM, relevant de plusieurs disciplines, dans le cadre du département "indépendance alimentaire", en 1984.

L'objectif principal - ambitieux - est d'analyser l'évolution des sociétés rurales en se référant aux renseignements très précis que fournissent les études monographiques réalisées il y a quinze ou vingt ans. Mais il était également prévu à cette occasion de mettre au point des méthodes d'enquêtes rapides pour appréhender ces changements (ou peut-être de montrer qu'il est vain de vouloir appréhender les changements par des méthodes rapides !). Produire un type d'information scientifique utilisable dans une optique plus directement opératoire, participer à la formation, par la recherche, de jeunes chercheurs, constituaient également deux objectifs importants. Enfin, cette recherche, nécessitant une approche intégrée des sociétés rurales, pouvait constituer un chantier de mise en pratique de la pluridisciplinarité et de

¹ Analyse du changement dans les systèmes agraires Serer au Sénégal. Bilan et perspectives des recherches (juillet 1987). Document d'étape 41 p. multip.

confrontation d'expériences méthodologiques variées. Deux conditions minimales, nécessaires à la réussite de ce dernier objectif étaient remplies : constitution d'équipes sur la base de la cooptation, pas de leadership disciplinaire a priori.

La nature de l'information de référence mérite quelque attention puisqu'elle détermine en partie l'itinéraire de la recherche. Ce sont des monographies, nous l'avons signalé, qui servent de référence : monographies de terroir menées par des géographes, mais aussi monographies effectuées par des agronomes, des économistes ou des sociologues, que l'on peut rapidement caractériser de la façon suivante. Il s'agit d'études :

- intensives, riches en données chiffrées, mais attentives également à la mise en évidence des mécanismes et des règles de fonctionnement ;
- limitées dans l'espace et ne pouvant de ce fait être considérées d'emblée comme représentatives d'un ensemble régional ou ethnique par exemple ;
- monodisciplinaires, mais le fait de vivre dans un village au contact quotidien avec les membres d'une société dont les activités se prêtent difficilement à un découpage disciplinaire strict, amène le chercheur à sortir du cadre de sa discipline ;
- menées individuellement, souvent par de jeunes chercheurs qui s'initiaient à la recherche de terrain.

Ces recherches font déjà partie de l'histoire et peuvent être utilisées, comme l'étaient alors les archives coloniales, mais avec une plus grande efficacité, pour une mise en perspective historique des phénomènes actuels.

Notre propos n'est pas de réaliser une simple réactualisation des données anciennes, selon les mêmes méthodes, les mêmes échelles et les mêmes objectifs mais de prendre en compte les changements structurels et l'évolution de l'environnement économique à des niveaux plus englobants. Il s'agit de sortir du niveau local, de mettre en relation le village avec la région et avec l'Etat, entité politique et

juridique et, parfois, lieu d'une volonté économique de transformer l'agriculture.

Premier terrain d'expérimentation, la société Serer constituait un cadre d'étude privilégié tant par la qualité de l'information disponible - passée et présente - que par la nature des problèmes qui se posaient déjà dans les années 1960, laissant augurer de changements profonds. Avantage supplémentaire, nous disposions de deux, voire trois, points de référence : le terroir de Sob, au coeur du Sine, les Terres Neuves du Sénégal oriental aménagées dans les années 1970 pour accueillir des migrants Serer venus des zones surpeuplées du Sine, et l'opération Boulel, dans le département de Kaffrine, menée déjà dans cette optique en 1936.

L'étude du terroir de Sob (1965-1969), situé dans une zone très peuplée, montrait bien la saturation du terroir du fait de la croissance démographique conjuguée à une extension des superficies cultivées par actif, et ne se montrait guère optimiste quant à l'évolution du système agraire.

Quant aux recherches menées sur les Terres Neuves et la région de Kaffrine, elles mettaient en évidence l'abandon du modèle agraire traditionnel et l'adoption d'un système intensif allant à l'encontre du modèle technique imposé par l'encadrement.

Autant de points de référence, dont il était intéressant d'analyser les évolutions respectives, mais qu'il était également utile de mettre en relation : malgré l'éloignement dans l'espace et, dans certains cas, l'ancienneté de la migration, tous les liens avec la société d'origine n'étaient certainement pas coupés, et les réseaux de solidarité économique ont pu se réactiver en période de crise...

La composition de l'équipe qui participe à la réalisation du programme Sénégal reflète largement ce souci d'interdisciplinarité, de collaboration entre Instituts, de formation de jeunes chercheurs et d'ouverture sur la recherche

de solutions concrètes éventuelles. Bien sûr, le hasard des disponibilités a pu nous amener à privilégier parfois certaines approches, à avancer plus rapidement dans la mise en place et l'exploitation de certaines enquêtes, comme cela apparaîtra dans le présent texte. De ce fait, chaque chercheur n'a pu toujours disposer, au moment opportun, de toute l'information qu'il pouvait espérer de ses collègues. C'était à la fois inévitable, dommageable, mais aussi source de réflexions éventuelles sur la logique de la succession dans le temps des interventions des différentes disciplines.

Le nombre de collaborateurs paraîtra peut-être impressionnant et peu compatible avec l'objectif annoncé d'enquêtes allégées. Mais tous ne travaillent pas, loin s'en faut, à plein temps sur le thème, soit qu'ils soient pris par d'autres activités de recherches ailleurs, soit que leur thème de recherches au Sénégal ne concerne qu'en partie ce programme.

Participent - ou ont participé - à cette étude à des degrés divers, parfois de façon très ponctuelle :

- des agronomes : Ph. CATTAN puis P. GARIN, (CIRAD - ISRA), P. MILLEVILLE, (ORSTOM) ;
- un démographe : M. GARENNE, (ORSTOM) ;
- des économistes : Ph. BONNEFOND et Ph. COUTY, (ORSTOM) ;
- des géographes : J.P. DUBOIS (ORSTOM), J. LOMBARD (VSNA), A. LERICOLLAIS, (ORSTOM, coordonnateur du programme) ;
- des historiens : Ch. BECKER (CNRS), M. MBODJ (université de Dakar) ;
- des sociologues : A.B. DIOP, (Directeur de l'IFAN), A.S. FALL (étudiant en maîtrise, université de Dakar), J. FAYE, (ISRA), B. GUIGOU (étudiante en doctorat, Paris V), G. PONTIE, (ORSTOM).
- un zootechnicien : A. FAYE, (ISRA).

2. ENVIRONNEMENT ECONOMIQUE, CONTEXTE DEMOGRAPHIQUE

Il est d'abord nécessaire de relier notre démarche - retour sur des "terrains" anciennement étudiés, assez étroitement localisés du fait des objectifs alors retenus et des méthodes adoptées - à des niveaux plus englobants, à des évolutions plus générales. Deux échelles sont à prendre en compte :

- au niveau national, il s'agira de replacer nos observations dans l'environnement macro-économique ;
- au niveau de l'ensemble ethnique Serer et des espaces qu'il occupe, il conviendra de mettre à profit les recherches, anciennes ou en cours, des historiens, démographes et sociologues, et d'approfondir et actualiser les aspects qui rendent compte des mouvements migratoires et de l'expansion territoriale de l'ethnie.

2.1. L'ENVIRONNEMENT ECONOMIQUE : PERMANENCE D'UNE CRISE

La crise que traverse le Sénégal peut se résumer en quelques mots : croissance démographique, déclin arachidier, déficit céréalière (cf. BONNEFOND et COUTY "Sénégal : passé et avenir d'une crise", document provisoire, Mars 1987).

D'après les chiffres de recensement, la population sénégalaise est passée de trois à cinq millions d'habitants entre 1961 et 1976. Avec un taux d'accroissement naturel estimé à 2 % par an lors de ce dernier recensement, elle dépassait les six millions en 1984. Même avec les projections les plus modérées du taux d'accroissement, en légère diminution d'ici à l'an 2.000 mais restant proche des 2 %, la population atteindrait près de huit millions à cette date.

Concernant la production, on peut admettre que sur la longue période (depuis 1968), la croissance moyenne du PIB se situe autour de 1 % par an : la population augmente plus vite que les ressources. Pour le seul secteur agricole, cet

indicateur global recouvre une décroissance estimée à - 0,2 % par an depuis 1973.

L'arachide représente l'essentiel des revenus monétaires des paysans, et la croissance de la production, fondée avant tout sur l'extension des surfaces cultivées, a par le passé joué un rôle moteur dans le mouvement économique du pays. Dès 1900, la production arachidière atteignait 100.000 tonnes. Elle va alors croître plus vite que la population, au rythme moyen de 7,5 % l'an jusqu'en 1930, puis de 3 % l'an jusqu'en 1965. Durant toute cette période, le développement de la culture de l'arachide est favorisé par la mise en place du réseau de transport, par l'amélioration des variétés, par la diffusion de la culture attelée et de l'équipement, et aussi par la protection commerciale dans le cadre de l'économie coloniale. L'expansion spatiale du "Bassin arachidier" correspond alors à une formidable mise au travail des populations rurales. La dynamique repose sur la mobilisation de capacités de production inemployées : terre et travail. Le rôle de l'encadrement administratif, notamment par l'acheminement d'une main-d'oeuvre supplémentaire, les "navetanes", puis de l'encadrement maraboutique avec l'essor de l'Islam confrérique, mouridisme en particulier, en sont des aspects bien connus.

A partir de 1965, des changements se manifestent : les surfaces ensemencées commencent à plafonner, cependant qu'intervient en 1968 la baisse du prix nominal payé au producteur d'arachide, due à la suppression du soutien des prix sur le marché français. En vingt ans, les superficies cultivées n'ont augmenté que de 15 %, alors que la population active agricole s'est accrue de plus de 50 %. Les rendements stagnent, quand ils ne s'effondrent pas du fait de la sécheresse. Il est clair que la production par actif diminue, et que le revenu rural par tête baisse en francs constants.

Payée au cours mondial, l'arachide sénégalaise subit l'évolution du marché des oléoprotéagineux, dominé par les Etats-Unis. La tendance des cours réels (fortement corrélés à

ceux du soja) est à la baisse. Pour les deux dernières campagnes, la récolte a cependant été achetée 90 F.CFA/Kg au producteur. Comme il faut trois kg d'arachide pour faire un litre d'huile, et que ce dernier vaut 200 F.CFA sur le marché mondial (600 \$ la tonne), la conclusion s'impose : au niveau national, la filière arachide est déficitaire.

Quant aux céréales (mils, sorgho, maïs et riz), leur culture est rarement destinée à la vente. Il n'existe pas de marché organisé, et la consommation urbaine est satisfaite en majeure partie par des importations croissantes, de riz surtout. Dans le bassin arachidier, le mil est complémentaire de l'arachide dans l'assolement, et chaque agriculteur lui consacre la superficie nécessaire à l'autoconsommation, dans des proportions qui peuvent varier selon l'occupation des terres. Il importe donc de distinguer, lorsqu'on parle de déficit céréalier au Sénégal, d'une part un déficit structurel dû à l'inadéquation entre l'offre (essentiellement mil et sorgho) et la demande urbaine (riz et pain), et d'autre part un déficit conjoncturel qui dépend de la pluviométrie et qui s'est gravement accusé dans les dernières années. Le premier déficit est normalement couvert par les importations commerciales, le second fait appel à l'aide alimentaire, dans des proportions évidemment plus variables. Au total, la production céréalière a couvert 68 % de la demande en 1985-1986, contre 54 % pour la campagne précédente.

Le bilan de la crise est préoccupant. Avec une production arachidière stagnante et des cours à la baisse, on se demande comment l'Etat pourra faire face au coût des importations alimentaires, nécessaires à la population urbaine, et au soutien des prix de l'arachide au producteur, condition du maintien des revenus de la population rurale. Pour redresser la situation, des objectifs ont été définis dans le cadre de la Nouvelle Politique Agricole. A travers un Plan Céréalier qui vient d'être élaboré, on voudrait notamment atteindre une couverture des besoins à 80 % en l'an 2000, par le développement des cultures à la fois pluviales et irriguées (nouveaux aménagements hydro-agricoles). Or, pour l'instant on

constate que la N.P.A. a mis en sommeil les sociétés régionales de développement, que l'équipement des paysans est en régression, que les engrais ne sont plus distribués, que les prêts de campagne pour les semences d'arachide ont été supprimés.

On annonce une redéfinition des interventions de l'Etat, la mise en place d'un système de crédit adapté, une libéralisation de la commercialisation, une politique de transformation des céréales pour inciter les paysans à produire plus. Rien n'indique que ces mesures seront suffisantes pour modifier une situation d'autant plus grave qu'elle découle d'évolutions de longue durée.

2.2. L'EVOLUTION DU PEUPEMENT SERER : ETAT DES LIEUX, REPRISE DES RECHERCHES

Des travaux depuis longtemps engagés sur la société Serer, notamment dans le domaine historique et démographique, sont à reprendre en compte pour caractériser le milieu humain et retracer les évolutions. Ils seront à cette occasion affinés et mis à jour. On évoquera rapidement ici les recherches historiques sur la population du Sine, l'étude démographique de la région de Niakhar-Ngayokhem, et les travaux portant sur l'émigration dans les Terres Neuves.

Les recherches historiques sur les anciens pays Serer s'efforcent de reconstituer l'évolution des peuplements et d'en montrer l'extension territoriale contemporaine. A partir des traditions orales villageoises, des sources d'archives, et d'un inventaire complet des chefs de concessions rurales, réalisé en 1966-1968, il est possible de représenter cartographiquement :

- l'ancienneté du peuplement dans les vieux villages, du 17e au 19e siècle ;
- la situation du peuplement au début de la colonisation, caractérisée par la concentration au coeur des anciens royaumes ;

- les migrations à partir de la fin du 19e siècle : réoccupation des zones limitrophes, extension vers les confins du Sine, mouvements organisés par l'administration vers Kaffrine dans les années 1930, migrations péri-urbaines autour de Kaolack dans les années 1950, migrations encadrées par la société des Terres Neuves dans les années 1970 ;
- l'évolution des densités démographiques dans le Sine depuis 1900.

L'observation démographique continue (depuis 1962) dans un secteur de la zone la plus peuplée du Sine, Niakhar-Ngayokhem, fournit une information fondamentale sur le mouvement naturel de la population et l'importance des flux migratoires. Portant sur environ 25.000 personnes, l'enquête répétée d'année en année a enregistré tous les mouvements naturels et tous les changements de résidence.

Les taux de natalité et de mortalité sont très élevés. Pour la période récente (1983-1985), ils sont de 51 et 24 pour mille, soit un accroissement naturel de 27 pour mille, contrebalancé en partie par un bilan migratoire négatif de 9 pour mille. La croissance reste donc très forte, eu égard aux faibles ressources du pays Serer. L'accroissement de la population a doublé en 20 ans, malgré un triplement du déficit de la balance migratoire.

Les migrations touchent surtout les jeunes filles, d'abord pour le travail (bonnes), puis pour le mariage, les jeunes hommes qui partent chercher du travail (migrations définitives et saisonnières), et les enfants qui migrent avec leurs parents. L'essentiel de l'exode rural se fait au profit de Dakar.

En dépit de cet important recours à l'émigration, la pression sur la terre reste forte, ce qui signifie une accentuation de la pression sur le revenu per capita des paysans Serer.

L'émigration vers les Terres Neuves se poursuit dans la zone du projet Koumpentoum-Maka, initié en 1972 par la société des Terres Neuves.

Une étude menée dans les années 1967-1969 rappelait l'historique de l'implantation des Serer dans les "Terres Neuves de Kaffrine" par l'administration coloniale en 1934-1938, et étudiait le mouvement de colonisation, alors très actif, qui progressait vers le nord du département de Kaffrine, et auquel les Serer participaient de façon très significative.

Actuellement, un rapide retour dans cette région a permis de constater la permanence du peuplement Serer dans les anciens villages autour de Boulel, que l'on peut considérer comme une sorte d'annexe du Sine toujours fonctionnelle (bien que les Serer y soient en minorité parmi les immigrants Wolof). En revanche, le mouvement pionnier alors observé au-delà de cette zone, semble aujourd'hui à peu près tari. Beaucoup de Serer, qui alors s'installaient sur de nouveaux défrichements, sont repartis. Les années de grave sécheresse qui ont sévi dans cette région sont en partie responsable de cette désaffection, et par ailleurs, l'attrait exercé par le développement de l'opération des Terres Neuves de Koumpentoum a drainé l'essentiel des migrants Serer vers cette zone plus favorable, où les réussites étaient nettement plus sûres.

Rappelons que ce projet, financé par la Banque Mondiale, avait pour but d'expérimenter la politique de décongestion des zones les plus peuplées du bassin arachidier, par l'ouverture de nouvelles terres propices à la colonisation agricole. Il s'adressait en priorité à l'ethnie Serer, la situation dans les vieux terroirs du Sine étant reconnue comme la plus critique. (On notera à cet égard la similitude, dans les motifs et dans les objectifs, avec l'opération de déplacement des Serer du Sine dans les "Terres Neuves de Kaffrine", menée par l'administration coloniale dans les années 1934-1938).

Progressivement, c'est un total de 900 familles qui ont été recrutées, transportées et installées sur des lots de 10 hectares par la société des Terres Neuves, créée à cet effet.

A notre retour aux Terres Neuves après plus de dix ans, il nous est apparu dès les premières enquêtes :

- que l'implantation des villages de colonisation était globalement réussie, mais que certains s'étaient considérablement développés alors que d'autres étaient stagnants ;
- que les migrants Serer avaient continué à s'installer, spontanément, dans un nombre croissant de villages autochtones (mais aussi que certaines tentatives d'installation avaient échoué) ;
- que les mouvements étaient très actifs dans les deux sens : retours vers le Sine non négligeables, mais largement compensés par de nouvelles arrivées ;
- que la mobilité locale était très forte : nombreux déplacements d'un village à l'autre à l'intérieur de la zone.

Il est clair qu'avec le retrait des structures d'encadrement de la migration, sont apparus de nouveaux comportements spontanés (en particulier, les échanges ou ventes des lots de culture attribués par la STN). Des stratégies individuelles peuvent maintenant s'exercer en dehors de toute contrainte (la seule procédure à respecter pour les nouvelles installations est comme partout ailleurs, l'agrément du Conseil de la Communauté Rurale). On en retire l'impression que les Serer se sont parfaitement adaptés aux conditions de ce nouveau milieu, qu'ils l'ont intégré dans leur espace de vie traditionnel. Ayant rapidement surmonté le "stress" du dirigisme de l'opération dans ses débuts, ils gèrent maintenant en toute indépendance les possibilités offertes par la migration, tout en conservant une cohésion familiale très forte dans les terroirs d'origine.

L'intérêt de préciser ces impressions apparaît primordial. C'est pourquoi nous avons procédé cette année (mai-juin) à un recensement exhaustif des Serer installés dans les Terres Neuves, qui n'est pas encore complètement dépouillé. Lors de la pré-enquête, il a été inventorié un

total de 1.600 concessions, réparties dans 38 villages de la zone considérée ; sur ce total, on a dénombré 950 concessions Serer, soit près de 60 %. Il apparaît donc clairement que même avec un afflux considérable de populations d'autres origines, les Serer constituent maintenant l'élément le plus important de cette région du Sénégal Oriental.

3. EVOLUTION DES SYSTEMES AGRAIRES

L'évolution des systèmes agraires Serer est liée à ces dynamiques du peuplement : à la densification de la population dans le Sine et à l'expansion géographique de l'ethnie. La reprise des observations a donc concerné à la fois la région du Sine et celle des Terres Neuves.

L'observation et les enquêtes mises en place depuis le début de 1986 se situent sur ces terrains mais ne reproduisent pas simplement le dispositif ancien. Elles concernent des niveaux variés : niveaux "emboîtés" qui sont la placette d'observation du peuplement végétal, la parcelle, l'unité de production familiale, les terroirs lignagers et villageois, la communauté rurale ; organisations "transverses" également, allant de l'individu au lignage (sous-matrilignages, classes d'âge, groupes statutaires).

Soulignons ici très succinctement un élément majeur qui a marqué profondément la période sur laquelle porte notre appréciation du changement des systèmes agraires : la sécheresse prolongée qui a, depuis le début des années 1970, affecté l'ensemble des régions sahéliennes et scudaniennes. La pluviométrie annuelle moyenne de Bambey (situé à 30 km au nord de Sob) passe ainsi de 726 mm pour la période 1950-1969 à 452 mm pour la période 1970-1985, tandis que celle de Koumgeul (proche de la zone des Terres Neuves) chute de 908 mm à 646 mm.

3.1 LE SINE : DES TERROIRS SATURES, UNE AGRICULTURE EN CRISE

Dans le Sine, les Serer avaient élaboré un système agraire perfectionné, reposant sur trois bases techniques principales :

- des systèmes de culture associant les céréales (mils et sogho) l'arachide et la jachère, et les combinant dans divers types de rotation ;

- un élevage important, étroitement associé à l'agriculture (apport de fumure animale, utilisation des ressources fourragères provenant de la jachère et des résidus de culture) ;
- la création et l'entretien d'un parc arboré où domine l'acacia albida.

Au total, un système agro-pastoral intégré et intensif, fournissant la base vivrière et des revenus monétaires à une population dense, attachée à son terroir. La société Serer apparaissant comme créatrice de l'une des civilisations agraires les plus remarquables du Sénégal, par ses fondements et ses capacités d'adaptation (travaux de P. PELISSIER).

La recherche conduite sur le terroir de Sob de 1965 à 1969, dans la partie la plus peuplée du Sine, illustre l'évolution du système agraire Serer jusqu'à la saturation de l'espace, sous l'action conjuguée de la croissance démographique et de l'extension des superficies cultivées par actif du fait de la pénétration de l'arachide et de la diffusion de la culture attelée. Dans les années 1960 un constat de crise s'imposait. Le manque de terre devenait de plus en plus grave, l'auto-suffisance alimentaire était menacée, les ressources par habitant diminuaient, le système agraire dans son ensemble se dégradait : "... les conditions pour que ce système agricole fonctionne normalement ne sont plus réunies ; la charge en population a dépassé le seuil supportable. Les jachères ne couvrent que 18 % du terroir, ... la culture continue avec alternance du *matye* et de l'arachide, le plus souvent sans fumure, couvre désormais la moitié du terroir. En dépit de cette extension dangereuse des cultures, chaque actif ne dispose que d'environ 1,5 ha de culture : .. l'augmentation des surfaces cultivées s'accompagne d'une dégradation des rotations culturales, et d'une régression des jachères, qui oblige le bétail à transhumier pendant l'hivernage. Tout concourt à faire baisser le niveau de la fertilité sur le terroir..." (A. LERICOLLAIS, 1972).

La reprise des observations à Sob et dans les villages voisins permet de caractériser dans ses grandes lignes la situation présente, par référence à celle qui avait été analysée une vingtaine d'années auparavant. Qu'en est-il donc actuellement, compte tenu du constat pessimiste qui était alors formulé, d'une population qui s'est dans l'intervalle encore accrue, et de la succession d'une quinzaine d'années à pluviométrie globalement très déficitaire ?

Le Paysage agraire du Sine traduit une remarquable permanence, non seulement de l'habitat, mais aussi du parcellaire : en 20 ans, les limites n'ont pas bougé à Sob. Si l'on pouvait attendre une grande fixité des limites foncières, on aurait pu constater des modifications plus ou moins profondes du parcellaire d'utilisation ; il n'est rien, le parcellaire levé en 1965 demeure exactement en place. Ce qui varie d'une année à l'autre, ce sont les subdivisions des champs en parcelles, quand on passe de la culture du mil plus regroupée à celle de l'arachide totalement individualisée. Cette relative fixité n'implique pas que la gestion foncière soit demeurée immuable. L'examen de tous les héritages de terres, et de toutes les dévolutions qui ont eu lieu depuis 20 ans, montre des changements notables, des tensions et des conflits que les anciens des lignages ne parviennent plus à régler. Cette "altération" de l'ordre ancien survient dans un contexte de forte pénurie de terre.

L'analyse du paysage agraire révèle par ailleurs, immédiatement, la régression de la couverture végétale. Le parc arboré, la végétation des bas-fonds, la trame des haies végétales, se sont considérablement éclaircis. Les dénombrements d'arbres, faits champ par champ sur toute l'étendue du terroir, en 1965 et en 1985, confirment les impressions premières de dégradation, de vieillissement, de non-renouvellement du parc arboré ; finalement d'un certain abandon. C'est ainsi que pour l'acacia albida, espèce largement dominante du parc arboré, le nombre d'individus adultes (Sas) passe entre ces deux dates de 2.946 à 2.466, alors que celui des jeunes (Njas) s'effondre de 841 à 34. Les

hypothèses explicatives de ce non-rénouveau (disparition des jachères, généralisation de la culture attelée, régression des germinations, impact direct de la sécheresse, ...) sont multiples. La question du devenir du parc ne peut être éludée, car elle conditionne dans une certaine mesure la conservation des sols et celle de leur "fertilité", l'alimentation des personnes et des troupeaux, la satisfaction des besoins d'énergie domestique,...

Concernant les systèmes de culture, la première tendance perceptible est celle de leur simplification. Le mil tardif a disparu, le sorgho a considérablement régressé, le haricot niébé n'est plus cultivé dans la couronne centrale comme culture associée au mil précoce (souna). Ce dernier est quasiment la seule céréale actuellement cultivée, alors que les surfaces qui lui étaient consacrées en 1965 ne représentaient que 25 % des superficies de l'ensemble des cultures céréalières (où dominait largement le mil tardif). Il s'agit là d'un effet direct de la succession d'années sèches, qui a provoqué un déplacement vers le sud des espèces et variétés à cycles longs. Par ailleurs les surfaces cultivées sur le terroir se sont encore étendues et la jachère, qui représentait il y a 20 ans encore près de 20 % de la surface exploitée, n'apparaît aujourd'hui plus que sous forme d'abandon momentané et accidentel de la culture dans des parties de parcelles. Les rotations culturales se limitent donc à présent à deux grands types : souna en culture continue dans l'aire centrale, et alternance souna-arachide sur la plus grande partie du terroir.

En matière d'évolution des techniques, il faut souligner une généralisation de la culture attelée, à la fois pour les semis, les sarclages, et le déterrage de l'arachide. Le désengagement actuel des services agricoles se traduit par diverses perturbations : mauvais approvisionnement en semences d'arachide, manque d'intrants, disparition de la fertilisation minérale, maintenance et renouvellement insuffisants du matériel agricole. La fumure animale régresse fortement du fait des transhumances prolongées des troupeaux. Les

récupérations post-récoltes s'étendent à l'ensemble des parcelles et concernent non seulement les fanes d'arachide et de haricot, mais aussi les tiges de mil, le foin d'aventices. Les produits de la cueillette dans les arbres se trouvent privatisés au profit de l'exploitant de la parcelle. Des ressources de plus en plus sollicitées par conséquent, dans un contexte de saturation totale de l'espace et de régression des restitutions minérales et organiques. Si l'on peut manifester quelque inquiétude à propos de l'évolution ultérieure des capacités productives des sols, il faut bien constater que les niveaux de rendement ne semblent pas s'être effondrés : le rendement moyen de l'arachide (mesuré sur placettes) a été à Sob de 1.200 kg/ha en 1986, sous moins de 400 mm d'eau.

L'élevage s'est maintenu en dépit de la disparition des jachères et des difficultés économiques graves rencontrées par les habitants, qui auraient pu imposer un important déstockage des troupeaux. L'une des principales fonctions du bétail est de fumer les champs : durant l'hivernage les troupeaux étaient maintenus dans les espaces en jachère enclos, et pendant la saison sèche les parcelles précédemment cultivées en arachide et destinées à la culture du mil étaient régulièrement fumées grâce au parcage nocturne des animaux. Mais avec le recul des jachères, un cheptel abondant ne pouvait plus être maintenu sur le terroir que temporairement. Dès les années 1960, plus de la moitié des troupeaux effectuait une transhumance d'hivernage vers les terres incultes des rives du Sine et du Saloum au sud. Cette migration saisonnière, imposée par la nécessité de satisfaire aux besoins fourragers des animaux, présentait le double inconvénient de priver du lait les villageois et de réduire les disponibilités en fumure animale sur les terroirs d'origine.

En plus de ses fonctions techniques, le bétail capitalisé par les segments de matrilineage et hérité en ligne maternelle jouait un rôle essentiel dans la vie sociale : des fractions entières de troupeaux étaient sacrifiées à l'occasion des grandes funérailles et des circoncisions, les bovins constituaient l'essentiel des dots, les petits ruminants

étaient mis à contribution pour les cérémonies de moindre importance et faisaient l'objet de fréquentes transactions.

La saturation du terroir, mise en évidence à Sob dès 1965, et aggravée depuis par la croissance démographique et la dégradation du milieu par la sécheresse, apparaissait comme une menace grave pour l'élevage. Or, le recensement des troupeaux effectué à Sob en 1986 fait apparaître un accroissement sensible des effectifs : le cheptel bovin passe de 430 têtes (pour les 550 ha du terroir et les 530 habitants) en 1965 à 535 têtes en 1986, progression du même ordre de grandeur que celle de la population. La structure des troupeaux est demeurée la même, mais l'abattage cérémoniel a sans aucun doute régressé au profit d'une commercialisation accrue. La conduite des troupeaux (que des enquêtes précises caractériseront) se traduit par une évacuation des animaux hors du terroir de plus en plus massive et précoce. La fumure animale est considérablement réduite, l'utilisation des résidus de récolte et des adventives se généralise et échappe de plus en plus au mode d'accès antérieur qu'était la vaine pâture. Des expériences spontanées d'embouche de courte durée (quelques mois) se développent, fondées sur une meilleure valorisation des ressources fourragères et des compléments alimentaires ainsi que sur la mise à profit des variations des cours sur les marchés.

On assiste progressivement à une diversification interne des systèmes de production. Globalement, depuis 20 ans, les ressources provenant de l'activité agricole stagnent alors que la population s'accroît. Cette évolution d'ensemble atteint néanmoins de façon différentielle la population villageoise : les femmes et les jeunes hommes souffrent plus que les autres du manque de terre et ils n'ont accès à l'équipement et aux intrants qu'en dernier lieu. La rigueur du climat a provoqué fréquemment un total effondrement de la production et a accentué les variations inter-annuelles. Les problèmes de soudure, de crise de subsistance, ont affecté durement des fractions importantes de la population et à plusieurs reprises. C'est principalement par le recours à l'émigration,

par la recherche d'activités extra-agricoles pratiquées hors du village, qu'a pu s'organiser la survie (voir plus loin). Cette diversification, en elle-même, confirme la stagnation de l'activité agricole et la difficulté pour cette population rurale d'assurer localement la satisfaction de ses besoins les plus vitaux. Mais elle a joué un rôle efficace de régulation, évitant que l'accroissement continu de la population, conjugué à une longue période de sécheresse, n'engendre une désorganisation totale de systèmes agraires déjà fragilisés.

3.2. LES TERRES NEUVES : UNE IMPLANTATION REUSSIE, DES COMPORTEMENTS DIFFERENCIES

L'installation des colons Serer par la Société des Terres Neuves, à partir de 1972, s'était faite dans des conditions bien particulières. Le défrichement et la mise en culture des terres étaient prévus selon un schéma très dirigiste, qui devait permettre une extension contrôlée des superficies et un assolement rigoureux des cultures. Les 10 ha alloués à chaque famille devaient être disposés en bandes homogènes de 2.500 mètres de long, contrainte imposée par le défrichement mécanique effectué en première année. Des les débuts, de nombreuses entorses au schéma d'aménagement étaient constatées. Qu'en est-il quinze ans plus tard pour les villages les plus anciens de l'évolution de ces "terroirs" ?

Le schéma initial a été considérablement dénaturé, mais peut-être moins qu'on ne pourrait le penser. Les superficies défrichées ont très largement dépassé la taille des lots piquetés, des blocs de culture ont été ouverts hors des périmètres de défrichement prévus. Les "brise-vents" ont bien souvent disparu. Cependant, il est remarquable de constater que les agriculteurs ont, en grande majorité, continué à respecter un déplacement global des cultures par "bandes". Ce maintien apparaît en partie dû aux problèmes de gardiennage que poserait une parcelle d'une culture (souma ou arachide) isolée dans un bloc cultivé globalement de l'autre espèce.

Si la terre était très disponible au départ, des signes de saturation se manifestent dans certains villages, tels que Diagle-Sine, où le terroir défriché et utilisé juxta celui des villages périphériques. On continue pourtant à observer une grande libéralité dans les prêts de terre, pratiqués sans contre-parties conséquentes. Des ventes de terres ont pourtant lieu, avec des prix de transactions extrêmement variables.

Dans un contexte de saturation progressive du domaine cultivable d'une part, de forte fluctuation inter-annuelle de la force de travail d'autre part, la possibilité de disposer d'une assise foncière importante constitue un élément de sécurité appréciable. On peut noter que 20 % environ de lots originels ont changé de titulaires. Les "repreneurs" de terres étant de nouveaux chefs d'exploitation (venus du Sine), ou les chefs d'exploitation déjà installés sur les Terres Neuves et changeant de village, ou des *sourga* accédant au statut de *Yal Ngak*, ou des chefs d'unité de production cherchant (par l'intermédiaire de l'installation d'un fils par exemple) à doubler leur domaine foncier.

Les systèmes de culture ont évolué dans le sens de la simplification et de l'extensification.

Le nombre des cultures s'est considérablement réduit. A signaler d'abord, l'abandon total du cotonnier, ce qui était prévisible compte tenu de la réticence des agriculteurs à l'égard de cette culture dès le départ, et des mauvais rendements constatés en 1974-1975, dus à un fort parasitisme.

Les céréales à cycle long (sorgho et sanio) ont presque disparu de l'assolement. En 1974, elles représentaient de 53 % (à Diamaguène) à 74 % (à Keur Daouda) de la surface totale en céréales. Le sorgho était de loin la céréale principale. En 1986, le *souna* occupe 91 % de la surface consacrée aux céréales. La succession d'années à pluviométrie déficitaire a donc eu, sur les Terres Neuves, le même effet que dans la plupart des régions situées au nord de la Gambie. Le maïs, qui à l'origine devait faire obligatoirement partie de

l'assolement, ne subsiste guère qu'en culture de case. Alors qu'en 1974 chaque chef d'exploitation semait un nombre considérable de parcelles en diverses espèces et variétés, on en est arrivé aujourd'hui à une simplification radicale : on fait un grand champ de *souna* et c'est à peu près tout. Mais on remarque un fait nouveau : alors que dans les premières années les céréales n'étaient cultivées que par les chefs d'exploitation, on trouve maintenant de nombreux champs secondaires semés par les *sourga* et même par les femmes. Ceci s'explique par le manque de semences d'arachide, et aussi par la recherche d'un petit revenu monétaire par la vente d'une récolte précoce, avant la commercialisation de l'arachide (souvent tardive), révélant ainsi une adaptation des comportements aux changements des conditions économiques.

A de rares exceptions près, la jachère n'est pas encore véritablement insérée dans les successions de cultures, au moins pour des raisons agronomiques. Elle existe pourtant, mais est alors le plus souvent motivée par un manque de main d'oeuvre ou de semences qui empêche le semis de toute la surface disponible. La plupart des agriculteurs juge que les sols ne présentent pas encore de signes suffisamment marqués de "fatigue" pour que la mise en jachère s'impose. Il est néanmoins probable que l'abondance considérable des adventices constatée au cours de la dernière campagne, due avant tout au fractionnement accusé des pluies, a été renforcée par plus de 10 ans de culture continue.

La tendance constatée dès le démarrage de l'opération Terres Neuves (ne retenir que les thèmes s'accommodant de la mise en culture de grandes surfaces) se confirme et s'accuse : le grattage du sol avant semis est une opération réalisée de plus en plus rarement, les boeufs sont souvent jugés trop lents pour participer aux travaux culturaux (leur rôle se limite alors au soulèvement de l'arachide), le démarrage du mil tombe en désuétude. Aucun apport d'engrais chimique n'a été constaté, bien que certains agriculteurs affirment qu'ils en épanderaient s'ils pouvaient en acheter, malgré son prix élevé. L'adoption, encore très timide, de l'herbicide en culture

arachidière, se comprend tout à fait dans ce contexte où la main d'oeuvre représente toujours le facteur rare de la production.

Cette tendance à l'extensification peut être illustrée par la comparaison des rendements observés en 1974 et en 1986. Sur arachide, ils étaient en 1974 de 1.500-1.600 kg/ha ; la moyenne sur notre échantillon de 1986 s'établit à 1000 kg. Pour les céréales, les rendements en 1974 allaient de 600 kg/ha (pour les colons en première année) à 1.000 kg ; en 1986, la moyenne est à 540 kg/ha (620 si l'on ne retient que les champs des chefs d'exploitation). Il convient naturellement d'être très prudent dans l'interprétation de ces chiffres, les niveaux de rendement pouvant varier dans de très fortes proportions en fonction des conditions pluviométriques. Il faudrait tenir compte aussi d'une possible diminution de la fertilité des sols, et de la totale disparition des engrais. Il n'en reste pas moins que certains agriculteurs de notre échantillon ont obtenu en 1986 des rendements excellents, allant jusqu'à 2 tonnes/ha pour l'arachide, ce qui donne la mesure d'une potentialité qui s'exprime avec des façons culturales plus intensives. Même en relativisant les chiffres avancés, il semble qu'on puisse conclure à la permanence d'un système qui, dès les origines de l'opération, s'éloignait des objectifs d'intensification qui avaient été assignés.

L'aspect sans doute le plus marquant dans l'évolution du système agraire sur les Terres Neuves est le développement de l'élevage.

Lors de l'étude initiale, il n'y avait que très peu d'animaux dans les exploitations des colons : essentiellement les animaux de trait (paires de boeufs) financés à crédit par la société d'encadrement. Dans un premier temps les nouveaux exploitants eurent à rembourser des annuités importantes (remboursement prévu sur cinq ans). C'est à partir de 1977-1978 que commence la constitution de troupeaux de bovins, de caprins, et d'ovins.

En 1986, le village de Diagle-Sine compte 14 troupeaux regroupant les cheptels de 33 exploitants (sur un total de 70 exploitations), qui totalisent 773 bovins. Il y a en outre 452 caprins et 344 ovins. Pour les 40 exploitations suivies (dans trois villages) il y a 594 bovins répartis en 28 troupeaux ; 32 exploitants sont possesseurs de bovins et seulement 8 n'ont pas acquis de cheptel ; 50 bovins sont utilisés comme animaux de trait.

Les résultats provisoires dont nous disposons actuellement permettent de relever les points suivants.

- Dans la quasi totalité des cas, le bétail bovin possédé par les Serer sur les Terres Neuves a été acquis localement par transactions avec les éleveurs Peul sur le marché hebdomadaire de Mareto.

- Le nombre de têtes possédées par les membres de la famille (essentiellement par son chef, et par ses épouses dans une certaine mesure) est extrêmement variable d'une exploitation à l'autre (gamme de 0 à plus de 100). Moyen privilégié de capitalisation, le troupeau reflète assez fidèlement la réussite économique du groupe familial.

- Les troupeaux bovins se sont constitués depuis 1975, par achats, grâce aux revenus monétaires provenant de la culture arachidière. Ne comportant pas de bêtes héritées, ce cheptel échappe aux règles de succession traditionnelles. Les fonctions économiques de ce bétail sont déterminantes, son rôle d'épargne est prédominant.

- Les troupeaux sont confiés à des bergers (Peul le plus souvent) du début des semis à la fin des récoltes. Ils parcourent alors les terres de forêt et sont parqués la nuit à proximité du village pour permettre la traite des vaches. Au cours de la saison sèche les troupeaux divaguent le plus souvent sans berger durant la journée, et sont parqués la nuit sur les terres de culture (essentiellement avant culture de souna). L'intérêt du parcage est reconnu par tous, mais là

fumure animale utilisable ne permet pas, et de loin, de pallier l'absence d'apport d'engrais minéral, compte tenu de l'importance des superficies cultivées. L'abreuvement des troupeaux pose par ailleurs des problèmes difficiles à résoudre dans les villages non équipés de forages, et ne possédant qu'un seul puits (tels Diagle-Sine).

- Coexiste à cet élevage bovin de type extensif, fondé sur l'utilisation quasi-exclusive des ressources fourragères spontanées, un élevage beaucoup plus sédentaire. Il s'agit d'abord, bien entendu, de celui des boeufs de trait, alimentés la plupart du temps en stabulation dans la concession, grâce à la fane provenant de l'ensemble des parcelles d'arachide de l'exploitation.

Achetés jeunes sur le marché, et revendus quelques années après, ces animaux permettent, outre le rôle de traction qu'ils assurent, de réaliser une plus value importante. Par ailleurs une "embouche" de courte durée (2 à 4 mois) se développe depuis quelques années, fondée sur le caractère spéculatif du marché local (variation des cours pendant la saison sèche) et sur l'utilisation intense de la fane d'arachide et de compléments alimentaires (son de mil, graine de coton) et minéraux.

- L'élevage des petits ruminants (ovins et caprins) s'est lui aussi considérablement développé. S'il apparaît moins spectaculaire que l'élevage bovin, son rôle économique et social est décisif en permettant notamment de satisfaire les besoins monétaires courants lorsque l'argent provenant de la vente de l'arachide n'est plus disponible.

A la différence de ce que l'on observe dans le Sine, il n'existe pas dans les Terres Neuves de contrainte à la diversification des systèmes de production - ce qui est bien normal, les migrants étant venus attirés par la disponibilité des terres, et par la chance qui s'offre à eux d'une réussite économique par l'activité agricole. Le fonctionnement des

exploitations reste donc assez proche de ce qu'il était dans les premières années, mais les remarques suivantes s'imposent.

- Une forte différenciation économique se manifeste entre les unités de production. Si la taille du troupeau apparaît constituer un révélateur fiable du degré de réussite économique de l'exploitation, celui-ci semble corrélé avec la taille du groupe domestique, et plus précisément avec la force de travail. Le nombre de sourgas est un critère sans aucun doute discriminant, lié très directement aux disponibilités de la famille (terres, semences d'arachide, équipement et cheptel de traction, nourriture).

Le nombre d'épouses du chef d'exploitation, le nombre total de femmes présentes dans le *Ngak*, se révèlent des indicateurs très liés aux précédents, puisque fixant dans une certaine mesure les capacités d'accueil du groupe familial. On notera par ailleurs que le deuxième et le troisième mariage du chef d'exploitation, de par les frais (dot) qu'ils engagent, représentent en eux-mêmes un signe de réussite économique incontestable.

- Les variations inter-annuelles de la force de travail constituent un aspect fondamental du système de production. Le nombre de sourgas sur l'exploitation peut varier dans de très fortes proportions, ce qui conditionne directement la superficie semée et l'entretien des cultures. D'une façon générale, le sourga est rare et recherché : il a le choix de son "*diatigui*", et il va naturellement là où on lui offre les meilleures conditions (fourniture de semences, champ personnel bien situé, bon équipement de l'exploitation en traction et matériel).

Depuis plusieurs années, on constate une baisse générale du nombre des sourgas dans la plupart des exploitations (sauf dans les plus "riches", qui parviennent à conserver une force de travail importante). Ce problème reste à élucider. Une explication serait peut-être que le nombre global de sourgas disponibles sur les Terres Neuves n'étant pas extensible, ils

se répartissent maintenant dans un plus grand nombre d'exploitations que par le passé.

- Un élargissement des systèmes de production résulte du développement qu'a connu la région des Terres Neuves (illustré notamment par l'importance du marché hebdomadaire de Mereto). Beaucoup d'opportunités sont offertes de réaliser les bénéfices en dehors de l'activité agricole. Le petit commerce, les transports par charrettes, l'achat et la revente d'animaux attirent de nombreux paysans. On voit même des cas d'éleveurs qui deviennent marchands de bestiaux, travaillant directement pour le marché de Dakar. Dans un registre un peu différent, la contrebande avec la Gambie toute proche a atteint un niveau incroyable, en dépit des risques (sur le marché de Mereto, la quasi-totalité des denrées offertes vient de Gambie, en particulier le riz, le sucre et le thé).

4. MIGRATIONS ET RELATIONS A DISTANCE : RUPTURE, OU ELARGISSEMENT DES STRATEGIES PAYSANNES ?

Les informations disponibles sur les migrations Serer du Sine sont particulièrement abondantes et précises, qu'il s'agisse de mouvements internes, d'extension du peuplement en marge du Sine ou de migrations plus lointaines, rurales et, à un degré moindre, urbaines. Ces informations sont essentiellement d'ordre historique¹ et démographique² : évolution du peuplement depuis 1900 et principaux centres et axes de dispersion ; traditions orales villageoises (origine des fondateurs, des droits fonciers et politiques) ; localisation de toutes les concessions serer et répartition par famille paternelle, maternelle et par statut ; et depuis 1963, suivi démographique très précis des mouvements de population dans les secteurs de Niakhâr et Ngayokhem.

Par delà les variations sensibles dans le temps, quant aux taux migratoires, aux principales orientations des mouvements et aux groupes sociaux concernés, mises en évidence par ces différentes études, nous noterons quelques éléments clés pour notre propos.

Nous retiendrons tout d'abord que les migrations sont importantes mais ne constituent pas un phénomène récent : le Sine, aux densités très fortes dès le début de la période coloniale, a connu les taux d'accroissement les plus faibles et de migration les plus forts, avec cependant des différences régionales notoires.

Notons ensuite que la sécheresse a certainement accéléré le mouvement, dans des proportions qu'il est difficile de préciser, mais qu'elle ne l'a pas créé : une tradition migratoire existait, des réseaux s'étaient vraisemblablement

1 Cf. notamment les travaux de Ch. BECKER.

2 L'observatoire de suivi démographique du Sine a été mis en place par P. CANTRELLE dans les années 1960 et repris actuellement par M. GARENNE.

constitués et ont peut-être permis d'amortir en partie les conséquences de la crise.

Il convient enfin de rappeler que, malgré un solde migratoire fortement négatif, l'augmentation de la population dans le Sine est actuellement très forte (18/1000) eu égard aux conditions économiques locales³.

Dans une situation de forte pression foncière, de dégradation du système agraire et, corrélativement, de forts mouvements migratoires, il était capital d'analyser de près les relations sociales et économiques que les migrants continuent ou non d'entretenir avec leur société d'origine.

Faut-il considérer les migrants comme des expulsés, des exclus du système contraints de quitter le Sine en raison de la sécheresse et/ou du manque de terres, voire des dissidents profitant du mouvement ainsi créé pour s'émanciper ? Faut-il au contraire considérer ces migrants comme des membres à part entière de la société Serer qui verrait dans la migration, plus ou moins contrôlée, d'une partie de ses ressortissants, un moyen de faire face à ses difficultés économiques, par la colonisation de nouveaux espaces et la diversification de ses activités et de ses sources de revenus ? En d'autres termes - étant bien entendu que la réalité est plus nuancée, - peut-on parler de rupture ou de complémentarité, résultat de véritables stratégies, entre migrants et société d'origine ?

Les recherches antérieures, celles menées notamment dans la région de Kaffrine et sur les Terres Neuves, ont mis en évidence l'intensité des relations entre migrants et parents restés au village. Il était important d'aller voir de plus près ce qui se passe dix ou quinze ans plus tard, mais également d'inclure dans cette étude d'autres zones de migrations, notamment la ville et plus particulièrement Dakar

³ Le solde migratoire pour les 8 villages de Ngayokhem est passé de -3/1000 en 1969-1971, à -18/1000 durant la période 1972-1981, pour régresser ensuite à -9/1000 en 1984-1985. (renseignements de M. GARENNE).

qui reçoit actuellement une part très importante des migrants originaires du Sine.

Intérêts de l'étude

L'analyse approfondie des relations à distance, de leur nature, de leur intensité et de leur évolution dans le temps, constitue une entrée privilégiée pour des sociologues intéressés par l'étude des changements sociaux. C'est souvent en effet par une recherche aux "marges", auprès des éléments les plus dynamiques ou du moins placés dans des situations de changements privilégiées - la migration par exemple - que l'on perçoit le mieux le fonctionnement d'une société, ses contradictions internes, ses dynamismes, ses points de résistances maximales, mais aussi ses possibilités d'adaptation.

Mais une telle étude intéresse également l'économiste, soucieux d'appréhender les échanges de biens et de main-d'oeuvre éventuels entre les différents fragments d'une même société disséminés dans l'espace. Elle s'impose, ici, pour établir un bilan économique au niveau du Sine ou plus modestement, au niveau de villages ou d'exploitations du Sine (Sob, Ngayokhem, Kalom) qui font l'objet d'un suivi agricole.

Identifier la nature et mesurer l'importance des différents échanges ou prestations économiques entre les zones de migration et le Sine, constitue l'un des objectifs principaux de l'étude. Il peut s'agir d'échanges ou de prestations en espèces (apport de salaires urbains éventuellement d'une partie des revenus des surgas employés sur les Terres Neuves) ; en nature (bilan des mouvements de bétail, de céréales...) ; en travail (envoi de jeunes surgas auprès de colignagers ou de covillageois installés sur les Terres Neuves par exemple). Mais doivent être comptabilisés également, vu la situation difficile qui prévaut dans le Sine, les mouvements saisonniers de personnes qui diminuent d'autant le nombre de bouches à nourrir : c'est le cas des surgas, nourris sur leur lieu de travail, mais aussi des fillettes qui

partent massivement en ville une bonne partie de l'année, pour effectuer en tant que salariées, des travaux domestiques⁴.

Mais l'appréhension, et plus encore la compréhension, des relations économiques entre migrants et société d'origine, imposent de longs détours anthropologiques vers d'autres types de relations (religieuses, matrimoniales...) qui peuvent être l'occasion d'échanges ou de prestations économiques mais sont plus révélatrices encore de la nature des liens, et de leur évolution, entre membres d'une même société spatialement éloignés. Il ne faudra pas se contenter de rechercher les permanences ou les survivances mais d'identifier les changements qui peuvent aboutir à un relâchement des liens traditionnels, mais aussi à la création de nouveaux liens originaux.

En effet, en raison de l'éloignement, de la composition de la population (plus jeune), des nouveaux modes d'accès à la terre et au matériel agricole, de l'insertion dans un nouveau milieu écologique, mais aussi des contacts quotidiens avec des sociétés différentes (Toucouleur, Wolof, Peul...) on n'assiste pas sur les Terres Neuves, par exemple, à la reproduction terme à terme, de l'organisation sociale, économique, voire religieuse, qui prévalait dans le Sine. Il y a tout lieu de penser que les changements sont plus importants encore chez les Serer urbanisés⁵.

De même, la perte, par la migration, d'une partie de la force vive de la population et peut-être, corrélativement, l'accès plus rapide à certaines responsabilités de jeunes restés au pays, seront à l'origine de changements dans le Sine même.

4 L'étude sur les migrations vers Dakar des paysannes Serer, menée par B. GUIGOU, devrait nous apporter sur ce point précis, - mais également dans d'autres domaines - des informations précieuses.

5 L'étude en voie d'achèvement, menée par A.S. FALL, étudiant en maîtrise de sociologie à l'université de Dakar, sur les migrants serer à Dakar, et leur insertion sociale et économique en ville, apportera des éléments très précieux à ce sujet.

Ces changements, plus ou moins importants, ne devraient pas être sans conséquence sur la nature même des liens de solidarité économique et l'extension des groupes au sein desquels ils s'expriment.

Ces considérations d'ordre économique et sociologique peuvent apparaître, dans une certaine mesure au moins, comme une diversion par rapport au centre d'intérêt principal - "l'évolution des systèmes agraires" - : en fait, on est au coeur du sujet. En effet, si l'on peut parler d'une certaine complémentarité économique entre le Sine et les diverses zones de migration serer, de diversification des activités et des sources de revenus, en d'autres termes de stratégies paysannes élargies, il faudra nécessairement en tenir compte si l'on veut comprendre l'évolution - ou la permanence - des systèmes agraires dans le Sine, voire sur les Terres Neuves. De même, et nous reviendrons plus longuement sur ce point, l'agronome devrait être intéressé au premier chef par les tentatives d'identification des groupes de solidarité, menées par sociologues et économistes. Quel niveau d'observation faut-il privilégier ? La parcelle ? l'unité de production ? Les groupes constitués par les frères ? les colignagers ?

Methodologie

Pour apprécier les relations entre migrants et société d'origine, plusieurs méthodes étaient possibles. On aurait pu, d'entrée de jeu, lancer une enquête par questionnaire auprès du plus grand nombre possible de migrants, pour obtenir une évaluation statistique des fréquences et du contenu des relations (sociales, religieuses, matrimoniales, économiques...) qu'ils entretiennent avec le pays d'origine. Les renseignements obtenus auraient certes été d'un grand intérêt - et il n'est pas exclu qu'une telle enquête soit menée plus tard - mais ne nous aurait guère éclairé sur les mécanismes (et l'évolution de ces mécanismes) qui sous-tendent ces relations.

Nous avons opté, dans un premier temps au moins, pour une étude qualitative intensive, auprès d'un échantillon restreint, constitué d'unités sociales et économiques significatives. Ce choix paraissait cohérent avec nos deux hypothèses de départ que les premiers interviews menées à Sob et dans les Terres Neuves ont permis de valider rapidement : les unités de production du Sine et des Terres Neuves, issues de la segmentation d'une même *M'bind* mais peut-être aussi de groupes de parenté plus larges, continuent d'entretenir entre elles des relations sociales et économiques importantes ; tous les patrilignages n'ont pas les mêmes stratégies migratoires ou du moins ne sont pas affectés au même degré par ce phénomène.

La nature des informations disponibles sur Sob permettait ce type d'approche micro-sociale. En effet, en actualisant les généalogies relevées dans ce village en 1965, il était possible de resituer rapidement et précisément les migrants anciens ou récents dans les différents groupes de parenté. La situation matrimoniale et le statut social des migrants au moment du départ, les lieux où ils résident actuellement ont pu être identifiés et une première approximation des motifs éventuels de la migration ainsi que des "discussions" qui ont précédé le départ a pu être tentée. Les données du recensement de 1965 et 1980 qui traversent ces généalogies permettent de vérifier, par comparaison, les informations recueillies.

Les originaires de Sob ont été également identifiés sur les Terres Neuves ainsi qu'à Dakar (pour les deux dernières années au moins). Des renseignements d'ordre morphologique (nombre d'enfants, origine des épouses, durée des séjours, types d'emplois occupés...) ont pu être recueillis.

L'exploitation de ces données - et de celles d'ordre également généalogique, recueillies ultérieurement à Kalom et Ngayokhem - apporte des renseignements précieux sur les taux migratoires et les lieux d'implantation privilégiés, selon les groupes de parenté, les périodes considérées, l'âge des migrants... Elle nous permettra donc de choisir, en

connaissance de cause, les *M'binds* ou groupes de parenté plus étendus qui feront l'objet d'une enquête approfondie. Mais la méthode généalogique est également une entrée privilégiée pour l'étude des segmentations de *M'binds*, de la répartition de l'héritage et notamment des terres.

Avant de définir l'échantillon et d'entreprendre auprès de différentes unités sociales une enquête plus approfondie, restait cependant à étudier de plus près un domaine essentiel celui des unités sociales significatives dans le cadre de notre recherche. Quels sont, en matière de migration, d'échanges économiques, de solidarité nécessaire en cas de crise... les niveaux pertinents de décision, de conciliation ou d'expression d'une autorité morale reconnue ?

Le repérage de ces unités fonctionnelles suppose une connaissance plus générale de l'organisation sociale Serer, qu'il est possible d'acquérir rapidement grâce aux nombreuses recherches déjà menées dans ce domaine. Les Serer apparaissent dans la littérature - notamment anthropologique - comme une société bilinéaire à forte accentuation matrilineaire et le domaine de la matrilinearité a été, de fait, particulièrement bien exploré. Toutefois, en raison de notre objectif de recherches particulier et des changements allant dans le sens d'une importance accrue accordée par cette société à la patrilinéarité, que laissaient entrevoir nos premiers entretiens sur les Terres Neuves notamment, il était nécessaire d'y regarder de plus près.

Le recueil de généalogies très précises, dans les trois villages étudiés du Sine, s'est révélé à cet effet un outil très précieux : il était en effet possible de tester rapidement les hypothèses qui pouvaient être formulées à partir d'interviews approfondies menées auprès de certains chefs de patrilignages. La recherche se poursuit dans ce domaine...

Cette longue approche qualitative, de type anthropologique, était nécessaire. Il est difficile, y compris

dans le cadre d'une enquête qui se voudrait allégée, de la supprimer ou de la réduire à la portion congrue. Ce serait sans doute se priver d'un moyen privilégié pour définir les unités sociales pertinentes qui pourraient être utilisées aussi par d'autres disciplines ; mieux saisir et mieux comprendre les changements fondamentaux ; enfin, et c'est très important, orienter les enquêtes quantitatives.

5. CONCLUSION

Par delà les premiers résultats dont il a été fait mention ici, ce programme de recherche, non achevé, est source de nombreuses interrogations méthodologiques. Si certains objectifs que nous nous fixions initialement sont atteints ou le seront probablement, d'autres se trouvent plus ou moins remis en cause, des questions nouvelles émergent, le dispositif de recherche évolue. Sur ce plan, quelques points méritent d'être évoqués en guise de conclusion.

- Si la pluridisciplinarité a été recherchée dès le départ, elle s'est organisée de plusieurs façons : constitution d'un noyau stable de chercheurs de plusieurs disciplines, certains d'entre eux ayant participé aux recherches antérieures, d'autres pouvant porter un regard "neuf" sur les situations retenues ; association de chercheurs pendant le déroulement du programme, soit pour bénéficier de compétences particulières en fonction de problèmes précisément identifiés, soit parce que des travaux individuels en cours recoupent clairement la thématique d'ensemble du programme. Si la constitution du groupe de recherche a de ce fait été à la fois progressive et évolutive, reconnaissons qu'elle résulte aussi bien entendu d'une cooptation.

- L'allégement des procédures était un objectif résolument affiché lors de la mise en place de ce programme. A cet égard, on peut souligner :

- la rapidité de reprise de contact avec le terrain (et les agriculteurs) de chercheurs ayant par le passé travaillé dans ces mêmes situations ;

- la nécessité de formuler des hypothèses claires de manière à concevoir des protocoles d'enquêtes qui, pour être allégés, n'en demeurent pas moins rigoureux et fiables ;

- le danger qu'il y aurait à confondre l'allégement des méthodes avec la superficialité et la rapidité des approches. Il s'agit plutôt de concentrer l'effort sur le significatif,

en privilégiant à dessein les points particuliers (notion d'indicateur), de périodes critiques (durant lesquelles devraient s'exprimer préférentiellement certains dysfonctionnements ou se révéler des insuffisances), des cas exemplaires (intérêt des typologies) ;

- la nécessité, finalement, d'aborder le réel avec des modèles de fonctionnement et de changement à tester (exigence à laquelle nous avons sans aucun doute imparfaitement satisfait).

- L'analyse du changement, objectif principal de la recherche, doit permettre de distinguer le conjoncturel du tendanciel. De fortes variations inter-annuelles affectent non seulement la pluviosité, mais aussi les disponibilités en main-d'oeuvre, en moyens de production, ... Des écarts parfois considérables peuvent en résulter quant aux paramètres de structure et de fonctionnement des unités de production, à l'utilisation du sol sur un terroir, etc. Le risque est alors grand, au vu de la ré-actualisation d'une situation, d'interpréter comme signe d'une évolution ce qui relève plutôt de l'irrégularité inter-annuelle. Pour faire la part de ces deux catégories de phénomènes, une vision pluri-annuelle de la réalité s'impose. Mais il ne s'agit pas pour autant de s'orienter vers un dispositif de suivi lourd et de longue durée, ce qui serait en désaccord avec l'objectif de cette recherche. La solution semble en partie résider dans l'identification des indicateurs particulièrement affectés par cette variabilité et qu'il est par ailleurs possible de reconstituer, grâce à des enquêtes rétrospectives, sur une chronique plus ou moins longue.

- Il est par ailleurs nécessaire de distinguer, dans cette irrégularité inter-annuelle, les écarts réversibles ("accidentels") des autres. La dynamique dans le temps n'est pas seulement linéaire ; des ruptures se manifestent, responsables de la création de nouveaux états des systèmes considérés (par exemple scission du groupe familial, accroissement brutal de l'assise foncière, ...) qui correspondent à de véritables sauts qualitatifs et/ou quantitatifs. Là encore s'impose la reconstitution d'une

chronique, événementielle, seule possibilité d'interpréter les écarts constatés au cours du temps, en identifiant et en datant les faits majeurs responsables de ces phénomènes de rupture.

Lexique des termes Serer utilisés

Mataye : petit mil de saison (Sanio en Wolof).

M'bind : unité de résidence.

Ngak : groupe de commensaux ; on peut traduire par foyer (Yal Ngak : chef de foyer).

Surga : employé qui travaille sur les champs d'un chef de M'bind durant tout un cycle de cultures, contre nourriture logement et attribution d'un champ personnel qu'il peut cultiver deux jours par semaine.